Courriers froissés (1995-1997)**Frédéric Torterat***En hommage à Raphaël Renucci*

C'est en 1987-1988, à Paris, que mon chemin a croisé celui de Raphaël Renucci, auquel je dédie ces quelques courriers suivis d'un choix de ses poèmes. Je me rappelle très bien de notre première entrevue, lors d'une soirée où j'entendis, au milieu des propos inconsistants de la discussion, les sons du piano dont il venait de se saisir. Agés de dix-sept ans tous deux, tous deux également tourmentés, nous nous sommes compris tout de suite. Puis Raphaël est reparti. Trop vite. Trop tôt.

Raphaël Renucci est né le 19 janvier 1970 à Paris, décédé au château de Stors, à l'Isle-Adam le 21 janvier 1989. Il adorait le patrimoine, la nature, l'histoire et le piano dont il était virtuose. Il portait un regard sans compromis sur l'époque actuelle, souffrant de la disparition de toute grandeur, « toute beauté et toute humanité »¹.

Le temps, c'est ce qui passe. C'est aussi
celui qu'il fait et se déplace, et qui,
dans la foulée d'une marche tranquille,
grise ou bleuit les environs de la ville.

Le temps, c'est quelquefois, surtout, ce que
cela nous prend, quand on se dit : *fais-le*.
C'est ce qui s'ouvre et ce qui se replie,
ce qui revient, et ce que l'on oublie.

Il trotte, court, s'appesantit, autant
qu'il se suspend, rien que pour un instant.
Qu'il te semble trop court ou qu'il s'attarde,

laisse venir, laisse-le te donner
ce qu'il est en mesure d'apporter.
Tends ton oreille, pose-toi, regarde.

---

¹ Citation de Florian Renucci.

Distraction

Je m'essaye au fusain, tâche un peu difficile
pour moi, surtout quand il s'agit d'inscrire un trait
qui formerait un arbre, une source qui file,
ou bien quoi que ce soit qui me satisferait.
Pour autant, mes essais ne passent pas l'ébauche,
car aussitôt que je m'emploie à dessiner,
ma main va en tous sens, lamentablement gauche,
et de ce fait, j'en suis réduit à crayonner.
Peu importe : comme ici tout y invite,
j'ai passé, au grand dam de mes pieds, les halliers ;
j'ai même à l'occasion étiré ma visite
en longeant quelques prés bordés de peupliers...
et me voici dans un estaminet cocasse,
rempli d'odeurs ! Au moment même où je prends place,
un genre de serveur, sans doute un percheron,
lâchant la bride, mais tenant à l'éperon,
me dit : « Ce monsieur, il prendra, en entrée,
du cresson persillé ? », et peu après, parée
de tranches de tomate et de persil coupé,
vient donc l'entrée, avec de l'emmental râpé,
suivie d'un bon rosé qu'on lorgne et que l'on mâche,
un petit vin nantais, pour autant que je sache,
et qui part bien, avec un grand carafon d'eau.
Or voilà qu'on m'apporte, enfin, la noix de veau
dans une assiette godronnée, plaisant ouvrage
en céramique. À ce moment, contenu, sage,
s'assoit auprès de moi un tout petit basset
propre, à l'oreille lourde, au ventre un peu grasset,
et qui, si on ne lui reproche rien, s'affale,
grogne, bâille, et s'étire en ronflant sur la dalle.
Le mobilier ? de grandes tables, un comptoir,
des chaises, deux buffets, ainsi qu'un gros battoir
rustique – tout cela dans un air de bien-être,
avec, derrière les barreaux de la fenêtre,
la vue sur des prairies, et tous ces biens acquis
sur une friche qui ressemble à mes croquis.

À Frederique S.

Voici donc revenu le moment du labour.
Les champs deviennent bruns ou marrons. Sur les meules
regroupées, le vent joue comme un air de tambour,
ramassant au passage un tourbillon d'étéules.

Tout nous invite alors à reprendre le temps
d'un morceau de musique, ou d'une simple lettre
qui tisserait le fil de ces quelques instants,
sans qu'on ne sache à qui ni comment les soumettre.

Ce que j'écris, tout comme ce que je rature,
ne laisse presque rien sur mon papier buvard.
Quoi qu'on dise ici-bas, c'est toute une culture
de laisser son regard se poser quelque part.

À Sacha K.

Vous voici délaissé de tous. Un tel oubli
vous fait envisager des lendemains maussades.
Cela étant, vous qui avez tant accompli,
ne pourriez-vous grandir de ces quelques passades ?

Moi-même, quels que soient les voix et les terrains,
quand je prête l'oreille à tout ce qui emmure
les esprits si brouillons de nos contemporains,
je n'entends rien qui puisse en rompre le murmure.

N'en rien dire, ou saisir ce que vous ressentez,
voilà en quoi consiste, en vrai, votre dilemme.
Le monde est tel que vous vous le représentez ;
à la fois vous, et l'ombre de vous-même.

À Valérie J.

Laisse-moi, mon amie : trop d'amertume,
trop de désordre occupent mon esprit.
Tout ce passé que ta lettre résume
est comme un arbre sec qui dépérit.

Ces troubles ont été si rudes...
Quoi qu'on ait pu te rapporter
sur moi, ou sur mes inquiétudes,
je ne suis plus un être de papier.

À Nicole P.

J'interviens peu, dit-on, mais à quoi bon parler
quand la simplicité peu à peu se délabre ?
Sur mes papiers, autant ne rien accumuler,
plutôt que d'en extraire une lourde palabre.

Vous apprendrez de moi qu'à défaut de grandir,
j'ai pris le pli fâcheux de ne plus céder, voire
de ne jamais laisser quiconque m'affadir.
Le bruit nous éparpille et nous égare.

À Zabée

Ce courrier te revient. J'ai voulu te soumettre
ces quelques lignes, qui te toucheront peut-être.
Oublions ces débats qui nous ont accablés,
refermons ces propos tout aussi déplacés,
et ce trouble empêtré qui nous décontenance.
Lassé de nos détours, j'ai remplacé l'outrance
par d'autres outrances, ne saisissant qu'après
ce qu'annonçaient déjà mes insolents regrets.
Je n'en nierai donc rien : j'ai vécu en frivole,
j'ai souri aux faveurs comme on prend une obole,
et je me suis conduit en amant incertain,
entier une soirée, oublieux au matin.
Combien d'atours, combien de rendez-vous fugaces
ont rempli mes journées de sombres voltefaces ?
mais quoi ! rien n'est resté de ces amusements,
si ! certaine amertume, un peu d'attachements
dispersés ci et là, sur un divan bleu-fauve,
dans un sofa quelconque ou le pli d'une alcôve,
des envois, des portraits, et quelques madrigaux
négligemment froissés ou coupés en morceaux.
Quelle sottise ! vivre ainsi en dilettante,
sans qu'aspirer à plus nous attire ou nous tente !
jusqu'à ce que bientôt je ressente à mon tour
l'emportement de ce qu'on peut nommer l'amour.
Or, comme au vase bousculé dans quelque malle,
une simple fêlure est par moments fatale ;
le coup semble anodin, le vase résister,
mais les suites sont là, et veulent persister...
La brisure discrète et ferme qui l'enlace,
décrivant ses contours, peu à peu se déplace :
d'un trait, la céramique impatiente son glas,
et déverse à son pied des pleurs qu'on ne voit pas.
Tout comme Raphaël, n'en disant rien peut-être,

j'ai déploré cela sans rien laisser paraître ;
comme lui, j'ai blêmi d'un amour ingénu,
et, quand j'ai cru fléchir, son nom m'est revenu,
et en ce dur moment où, d'une humeur amère,
m'exprimant ton mépris sous une arche de lierre,
presque souriante, sans égard, tu m'as quitté,
son nom est revenu à moi, et m'est resté.
Or, que dire de plus ? sur cet amour sans taches,
je ne t'apprendrai rien que déjà tu ne saches ;
je te l'ai prodigué sans que tu l'aies voulu.
J'ai faibli, j'ai pâli, mais tu n'en as rien vu,
et, me faisant goûter juste au bord de son urne,
ton regard m'a rendu morose et taciturne.
Or, si c'est volontiers que j'ai ton amitié,
quoi qu'il en soit, je ne veux pas de ta pitié.
T'ayant tout pardonné, tout ce que je désire,
c'est de te voir joyeuse et de t'entendre rire,
comme en ces avenues que nous prenions à pieds,
comme dans cette allée bordée de peupliers.
Aujourd'hui ma présence en devient importune,
mais libre, dépourvu de forme de rancune,
si je me suis laissé peu à peu dépérir,
pour tant que j'aie vécu, je n'en veux plus mourir.
Encore, n'est-ce pas ? Raphaël me convie
à lui, et aujourd'hui je prends goût à la vie.
Même frêle à ce point, même à ce point meurtri.
Et si ce n'est pour toi, que cela soit pour lui.

**Dix poèmes de Raphaël Renucci
(1987-1989)**

I

Puis nous avons marché et appris à pleurer.

II

C'était un beau château à coins de brique et pierre,
Sa façade majestueuse luisait dans les douves.
Il était ceint d'un beau parc et d'étangs profonds
Où la nature resplendissait dans la lumière.
L'intérieur y était somptueux et lointain,
Trois siècles ont passé depuis que j'y vivais
Et quand j'y repense, au fond d'une tombe mouillée,
Je ressens le bonheur d'y revivre un matin.
Je me réveillerai, ouvrirai les volets,
Une lumière intense envahirait ma chambre
Puis d'un air de clavecin jaillirait le passé.
J'irai dehors et la nature me bercerait.
La nuit fut longue, mais me voilà à la Ferté.
J'ouvre les yeux pour mieux apprécier la rosée
Mais je ne vois que du noir, suis-je donc rentré
A jamais dans l'enfer ou bien à la Ferté ?

III

Décor d'arabesques limité par ce cadre
Ou reflet d'un passé immortalisé,
Cadre doré prisonnier du papier,
Tes courbes à jamais couleront en cascades.

Feuille de papier prisonnière en ce décor,
Eternelle tu resteras lorsqu'on ne sera plus.
Décor, prisonnier du néant inattendu,
Ancré dans ces murs tu resteras, telle est ta mort.

IV

Cet arbre est notre joie, notre bonheur infime.
Nous y restons longtemps protégés par ses cimes,
De la pluie, du néant et de la vie mortelle,
Dans un espace intemporel si près du ciel.

Cette source nous appelle à y plonger nos ailes
Dans un flux limpide pour la vie éternelle
Et d'y mirer la nuit dans ses effluves profonds
Et d'adorer la vie pour la beauté du monde.

A cette statue vivante de bois tourmenté
Qui souriait toujours mais qu'on a vu pleurer,
Son destin éternel que l'homme créa un jour.

A ce premier envol que nous vivons toujours
Couchés dans l'herbe sombre et la main sur le cœur,
Nous avons survolé dans la nuit ces splendeurs.

V

Dans la brume aujourd'hui
Tous les rêves sont partis,
Mais la vie n'est qu'un rêve
Et qui tantôt s'achève.

Pourtant je vis mes rêves
Que trop souvent l'on blâme,
Au plus profond de l'âme
Je renie les gens blêmes...

Que la vie a de sève
Lorsqu'elle est faite de rêves
Mais la brume, aujourd'hui,
Sert de voile à la vie.

VI

Quand les murs gris murmurent et pleurent leur désarroi,
Quand l'air n'est plus possible, la tristesse m'étouffe
Et me serre la gorge comme les larmes ne sortent pas,
Et les larmes me brûlent, comme un sanglot je souffre.

J'ignorais la tristesse mais elle me consume,
Elle est froide comme la mort et me brûle comme l'enfer.
Je préfère dans la nuit le halo de la lune.
Ce monde de tristesse a du poison dans l'air.

VII

Un oiseau en chantant passe son chemin
Et au loin resurgit la rengaine d'un refrain,
Puis un vieil homme assis a l'air triste et perdu,
Des images qu'il ressent de ce passé rendu.

Un manège d'enfant recouvert de poussière
M'enlève des yeux ces images d'hier,
Mais je sais que vivent cachés au coin de mon cœur
Un univers, un parc, une odeur.

VIII

Où ai-je mis mon enfance ? dans quel tiroir secret,
Dans quel recoin sombre se cache-t-elle enfin ?
Est-elle dans cette chambre, dans cette boîte à jouets ?
J'ai beau chercher longtemps mais je ne vois rien.

Seul au monde dans la froide vie qui m'attend,
Je n'ai plus aucun rêve à quoi me raccrocher.
La pendule s'est cassée, rouillée par le temps,
Il n'y avait plus personne pour la remonter.

Le lustre de cristal est plein de cette poussière
Qui recouvre comme les murs votre peau de rides,
Ici l'on ne peut plus que vivre en arrière,
Condamné à errer dans l'existence vide.

IX

Dans la nuit je suis parti pour la vie,
Après une longue journée d'agonie,
Le désespoir a succombé dans mon royaume,
Changeant mes soldats un à un en fantômes.

Je suis loin de la fête et des brumeuses enfances,
Que le monde était beau, charme de l'innocence,
Lui qui se meurt en cette fin de siècle
Et dont j'ai trop pleuré la mort des fêtes.

Je pars pour le repos éternel du tombeau
Même si la vie s'arrête et qu'il fait encore beau
Ne me regrettez pas, je m'en vais en exil.

Adieu, je garderai gravés dans ma mémoire
Tous nos instants passés même quand il faisait noir.
La barque m'emmène à présent pour toujours.

X

J'aurai laissé ma trace lors de cette courte vie
En quelques feuilles éparses écrites dans la nuit,
Elles sont le témoin de cette existence cruelle,
Ne les oubliez pas dans une boîte éternelle.